

Emmanuel ETHIS, *La Petite fabrique du spectateur. Être et devenir festivalier à Cannes et à Avignon*

Avignon, Éditions universitaires d'Avignon, coll. En scène, 2011, 83 pages

Jean-Paul Truc



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/10852>

DOI : [10.4000/questionsdecommunication.10852](https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.10852)

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2016

Pagination : 387-388

ISBN : 978-2-8143-0313-3

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Jean-Paul Truc, « Emmanuel ETHIS, *La Petite fabrique du spectateur. Être et devenir festivalier à Cannes et à Avignon* », *Questions de communication* [En ligne], 30 | 2016, mis en ligne le 13 mars 2017, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/10852> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.10852>

différentes tentatives de ludification (ou *gamification*) des lieux, des services et des collections (tel une chasse au trésor), ont pour point commun de vouloir changer l'image des bibliothèques comme tiers lieu ludique potentiel. L'approche orientée usagers est au centre de ces expériences de participation. La volonté de jouer et faire jouer en bibliothèque participe d'une démarche de changement qui nécessite un accompagnement. À cette fin, deux guides techniques complètent cet ouvrage. Dans le premier guide, Julien Devriendt et Sophie Jacob (pp. 147-151) recensent les offres et les structures de formation sur le jeu et les jouets. Quant au mémento du coordinateur (pp. 153-158), il résume les étapes à mener pour réussir un projet ludique en bibliothèque. L'ouvrage s'achève sur un glossaire (pp. 159-165) fort utile qui reprend certains termes spécialisés au domaine. Ce manuel ne se contente pas de présenter des « bonnes pratiques » mais fait également une place aux difficultés rencontrées lors des expérimentations menées. Ainsi sont abordés des questionnements liés aux réticences des équipes à s'impliquer dans ce type de projet éloigné de leurs missions traditionnelles. Les problèmes de partage des locaux entre joueurs et usagers de la bibliothèque sont soulignés dans la perspective de repenser les espaces. Dans le concept de bibliothèque troisième lieu, l'approche ludique est une des stratégies identifiées qui permet de favoriser l'accès et l'appropriation du lieu par les usagers.

Cet ouvrage pratique à destination des personnels des bibliothèques territoriales et universitaires, des professionnels de l'information et du livre et des amateurs « Petite Enfance » explore les potentialités de l'expérience de jeu en bibliothèque. Il constitue un guide pour la mise en œuvre d'actions de médiation innovantes. L'ouvrage intéressera également les étudiants en formation initiale pour ses nombreuses pistes de réflexions professionnelles qui participent à l'évolution des pratiques des métiers des professionnels des bibliothèques.

Florence Thiault

Geiico, université Charles-de-Gaulle – Lille 3, F-59650
florence.thiault@univ-lille3.fr

Emmanuel ETHIS, *La Petite fabrique du spectateur. Être et devenir festivalier à Cannes et à Avignon*

Avignon, Éditions universitaires d'Avignon, coll. En scène, 2011, 83 pages

Cet ouvrage collectif rassemble des textes de Jean-Louis Fabiani, Damien Malinas, Jean-Claude Passeron, Emmanuel Pedler, et Paul Veyne, sous l'égide d'Emmanuel Ethis. La préface rédigée par

Yves Jeanneret (Sorbonne). Les textes, ou plutôt les sociogrammes, ici rassemblés ont été publiés dans *Libération* et *Synopsis* entre 1999 et 2009 et sont directement issus d'enquêtes sur les terrains cannois et avignonnais, terrains fertiles pour la sociologie festivalière. L'ouvrage s'articule en deux chapitres, Avignon (pp. 19-44) et Cannes (pp. 47-75). Le premier chapitre nous convie à un étonnant et savoureux défilé de « bobos » dont nous donnerons ici un bref aperçu, sans bien sûr épuiser le sujet. Le portrait le plus touchant est sans doute celui du couple formé par Thomas et Stéphanie, dans l'article « Les divorcés » (pp. 23-24), qui analyse l'influence du spectacle et de la communion artistique sur la vie sentimentale et affective. Frappés par leur connivence artistique lors d'une représentation de la pièce *Mahabharata* de Peter Brook, ces deux jeunes gens élaborent un projet de voyage en Inde, projet qui se transforme bien vite en mariage. Hélas, au fil du temps et des représentations, leur belle entente se détériore au point que bientôt, « ils supportent à peine le fait d'être assis l'un à côté de l'autre » (p. 24). Un dernier spectacle, *Le songe d'une nuit d'été*, mis en scène par Alain Savary les conduit au divorce. Pour Thomas, cela est avant tout dû au fait que le premier spectacle qui les avait rassemblés était beaucoup trop consensuel. La méthode reste valable, un spectacle plus exigeant et électif conduirait à coup sûr à un couple fiable à « 100% » ! Plus classique sans doute est « le fétichiste » (pp. 24-25), nommé René, qui collectionne les billets, affiches, T-shirts, invitations en tout genre. Son comportement est influencé par le modernisme ambiant puisqu'il va maintenant jusqu'à collectionner des vidéos des spectacles, qu'il réalise clandestinement avec une caméra cachée. Quant à Anaïs, originaire de Belgique et personnage central de « la fabrique du Vogelpik » (pp. 26-27), elle a livré son secret à l'enquêteur : elle cartographie les déplacements dans la cité des papes de ses acteurs préférés du moment, repérant leurs habitudes et leurs trajets. Elle s'arrange ensuite pour les croiser plusieurs fois par jour, ce qui le plus souvent provoquera la « rencontre », en l'apparence fortuite. C'est sa version personnelle du jeu de l'amour et du hasard qu'elle a baptisée « la fabrique du Vogelpik ». Le comportement du spectateur, lors même de la représentation fait aussi l'objet de cette étude. Invoquant la typologie d'Albert Hirschmann, la défection ou la prise de parole – *exit or voice* – l'enquêteur s'interroge sur la façon de quitter le spectacle avant la fin, et observe les comportements, comme par exemple celui de cette femme, juchée sur de hauts talons qui mettra plusieurs minutes pour sortir de la cour sans faire crisser le gravier. L'échantillonnage des spectateurs s'étend même à l'absent, « l'anti-tout » (pp. 33-34), qui refuse d'assister au festival, dédaignant

ce conformisme culturel et critiquant la médiocrité de certains spectacles *Off*, qualifiés de « mauvais numéros de cabaret ». Passons maintenant du théâtre au cinéma avec le chapitre consacré au festival de Cannes, qui s'ouvre sur une citation de Edgar Morin : « Il est bien connu que le véritable spectacle du Festival n'est pas celui qui se donne à l'intérieur, dans la salle de cinéma, mais celui qui se déroule à l'extérieur, autour de cette salle » (p. 49). Le public de Cannes, comme on peut s'y attendre, paraît plus varié, peut-être moins « intello » que celui d'Avignon.

Ainsi, « Gary de Cannes » (p. 51) est-il un entrepreneur qui a participé à la construction du « Blockhaus », le nouveau palais, dans les années 80. Gary a posé un linteau en titane, portant secrètement ses initiales, en haut des marches, s'appropriant une part du monde qui a fait sa vie et celles de ses parents. Le rêve de beaucoup de festivaliers, c'est d'obtenir le sésame, l'accréditation forum, qui permet d'entrer dans le Palais. Fabien, interrogé dans « Laisser passer les rêves » (p. 59) vient de l'obtenir pour la première fois. Il ne se lasse pas d'entrer et sortir, « histoire de tester le pouvoir de sa petite carte en plastique ». Les sociogrammes se succèdent, balayant ce public, si particulier : Sylviane, qui envoie sa « Tatie » faire la queue devant le Palais à sa place, André qui prend plus de 1 500 photos à chaque session, Colette, victime d'un attaché de presse peu scrupuleux qui la ridiculise. Les habitués du festival se pressent devant nos yeux, jusqu'au dernier, Jean, qui découvre dans un carnet intime de sa femme, intitulé « Mon carnet de rêves », les désirs et frustrations de sa femme Simone, dans une vie parallèle et secrète. Simone qui aurait pu être Michèle, Michèle Morgan, si un petit grain de sable n'était venu enrayer la machine.

Le défilé terminé, voici venir le dernier chapitre, « La petite fabrique du sociogramme » (p. 77), plus technique qui nous expose les dessous de l'enquête, les méthodes utilisées pour écrire ces petits billets. « Qu'est-ce qui différencie un sociogramme des hypothèses et des idées que l'on dépose dans un carnet ? » (p. 81). Le sociogramme, c'est une reconstitution de la réalité, sous une forme courte, une reconstitution du sens, de cette part d'humanité que l'on voudrait préserver de l'effacement et mieux comprendre.

Ce petit livre, très agréable à lire, pourra se glisser dans votre poche et se déguster à la terrasse d'un café, ou à l'entracte d'une représentation. Il répond parfaitement à l'objectif fixé dans son titre et devrait intéresser aussi bien le sociologue que le spectateur des festivals, confirmé ou débutant. Nous attendons

avec impatience un nouveau volume sur le festival de Bayreuth, ou à défaut sur les Chorégies d'Orange, qui devrait nous livrer les clés pour appréhender une autre frange de la population festivalière.

Jean-Paul Truc

École des pupilles de l'air, F-38332

jean-paul.truc@prepas.org

Jean-Luc MARION, *Ce que nous voyons et ce qui apparaît*
Paris, Ina Éd., coll. Collège iconique, 2015, 88 pages

L'ouvrage est constitué par la transcription d'une séance du 24 juin 2003 du « Collège iconique » autour d'une conférence de Jean-Luc Marion. Le texte de la conférence proprement dite (pp. 29-60) est encadré par une « Ouverture » de François Soulages (pp. 5-27) puis par la transcription du dialogue qui s'est instauré avec les participants de la séance (pp. 61-86), avec des interventions de François Soulages, Itzhak Golberg, Jean Montenot, Jacob Rogozinski, Alain Flageul, Michel Costantini, Serge Tisseron et Jean-Michel Rodès.

L'ouverture de François Soulages reprend plusieurs extraits de l'œuvre de Jean-Luc Marion autour de la question de l'idole, de l'icône et de l'image, depuis l'ouvrage de 1977, *L'Idole et la distance* (Paris, Grasset, 1977) jusqu'au *Phénomène érotique* (Paris, Grasset, 2003) en passant par *Dieu sans l'être* (Paris, Fayard, 1982), *La Croisée du visible* (Paris, éditions de la différence, 1991, Presses universitaires de France, 2001) et *Étant donné* (Paris, Presses universitaires de France, 1997). Il constitue, ce faisant, une petite anthologie de la question de l'apparaître, telle qu'il est interrogé au travers de la différence de l'idole et de l'icône (pp. 10-16), le « phénomène » saturé (pp. 20-23), ce qui permet d'interroger de manière spécifique le tableau (pp. 17-18) et l'image (pp. 18-20), la peinture (pp. 23-25) et le visage (pp. 26-27).

La conférence de Jean-Luc Marion se présente comme un essai de « tracer un schème générale, non pas d'une doctrine de l'image, naturellement, mais de quelques concepts qui peuvent se répondre, s'articuler, se confirmer, parfois se contredire, peut-être, à propos du visible » (pp. 29-30). Il s'agit d'interroger l'« écart » (p. 30) entre « ce que nous voyons » et « ce qui apparaît », un des enjeux étant de donner une réponse à la question de la spécificité de la « visibilité esthétique » (*ibid.*) par rapport au « visible commun » (p. 31), au-delà de la question – pour lui sociologique – de ce qui relève de l'art.